

LA TOUCHE "G"

Même lorsqu'on y était habitué, il était toujours fascinant de constater à quel point Jean-Charles Eugène ressemblait à une anguille. Il en avait à la fois l'agilité et l'aspect répugnant. Chez lui, ces deux traits se manifestaient d'un côté par un sens politique aigu, une habilité remarquable à se dérober aux situations délicates; et, de l'autre, par une obséquiosité visqueuse, une hypocrisie qui paraissait littéralement suinter de chaque pore de sa peau. De telles caractéristiques, naturellement, l'avaient mené tout droit vers les plus hautes sphères de l'administration française, et c'est ainsi que, par une certaine ironie du sort, l'Anguille Jean-Charles Eugène s'était retrouvée à la tête de l'APERAF - l'Agence pour la Préservation et l'Exploitation des Ressources Aquatiques de France.

C'est en cette qualité de directeur, cet après-midi-là, que Jean-Charles Eugène prononça le somptueux éloge de Geneviève Mermillon. Cindy l'écouta avec ferveur. Elle, bien entendu, n'était pas là depuis assez longtemps pour comprendre que le directeur ne pensait pas un mot de ce qu'il racontait, et qu'il n'aurait strictement jamais rien à foutre d'un évènement aussi insignifiant que le départ à la retraite d'une secrétaire à demi fossilisée. Ignorant cela, elle se trouva donc plus émue encore lorsque, de façon tout à fait impromptue, ce fut à son endroit que Jean-Charles Eugène eut un mot.

- Et puis, je profite de l'occasion pour souhaiter la bienvenue à Cindy Van Demeer, dit-il avec ce sourire qui vous donnait l'impression de faire partie de la famille, qui aura la lourde tâche de remplacer Geneviève. Cindy aurait dû nous rejoindre depuis déjà trois semaines, mais elle n'a pu arriver que ce matin, à cause d'une petite difficulté administrative. Bon, ce sont des choses qui arrivent...

Il se tourna vers elle. Pour la première fois, Cindy décela quelque chose de désagréable en lui. Sa bouche, trop mobile, lui rappelait celle du Gollum de Peter Jackson.

- Vous n'aurez donc pas l'occasion... que dis-je, l'occasion? Vous n'aurez pas *la chance* d'être formée par Geneviève, comme c'était prévu au départ. Mais Mireille s'est portée volontaire pour vous accompagner dans votre installation. Je suis sûr qu'elle fera ça très bien, et d'avance, je la remercie pour le temps qu'elle vous consacrera.

Une grosse bonne femme d'une cinquantaine d'années, lèvres pincées, mine austère, s'avança. De maigres applaudissements l'accueillirent. Ses bouclettes d'un brun terne évoquaient à Cindy un vieux tapis délavé, ou le pelage d'un animal mort - un chien, sans doute. Même l'improbable polaire bleu électrique qu'elle portait sur une paire de leggings plaqués or ne parvenait pas à rehausser l'ensemble. Leurs regards se croisèrent. Et d'instinct, Cindy sut que cette Mireille Lefort ne s'était pas portée plus volontaire pour la former, que le caniche qu'on avait dû sacrifier pour lui offrir son scalp.

Le travail de Cindy n'avait rien de très compliqué, ni rien de bien passionnant non plus. Il consistait pour l'essentiel à renseigner une base de données, dans laquelle étaient centralisées toutes les informations relatives à l'état de la faune et de la flore aquatiques françaises. Les analystes et biologistes du DBA (le Département de la biodiversité aquatique) exploitaient ensuite ces données pour faire des statistiques et rédiger des rapports scientifiques, qu'ils transmettaient alors à Anthony Batuteau, le chef du département, qui après les avoir validés les transmettait à son tour à Jean-Charles Eugène, qui les transmettait finalement lui-même au cabinet du ministre, sans jamais émettre d'avis clairement tranché sur les enjeux ichtyologiques ou halieutiques sous-jacents, mais en se débrouillant toujours pour que le ministre soit certain de ne pas passer à côté de son nom.

La base de données était vieille et obsolète. Cindy songea qu'elle ne devait même pas être née la première fois qu'on l'avait mise en service. Cela ne l'étonnait pas que Mireille s'y sentît autant dans son élément. À chaque étape de la saisie, en fonction des diverses mises à jour qu'on avait empilées sur le script initial, il fallait effectuer une série de manipulations aberrantes avant de pouvoir passer à la suite.

Ainsi, après qu'elle eut renseigné, en tonnes, les réserves de l'espèce "*thunnus thynnus*" estimées pour le secteur Bretagne Nord, un message invitant Cindy à "appuyer sur une touche pour continuer" apparut à l'écran. C'était le genre de message qu'on ne voyait plus depuis des années, mais pour autant, la véritable surprise fut de voir Mireille le traduire avec ses mots à elle.

- Ici, nous appuyons sur la touche "G", expliqua-t-elle.

Cindy la regarda sans comprendre. Une touche est une touche. Comment Mireille pouvait-elle être assez stupide pour croire que cela ferait une différence qu'elle appuie sur le "G" ou sur n'importe quoi d'autre ? Elle tendit le pouce vers la barre d'espace. Mais Mireille retint son geste.

- Nous appuyons sur la touche "G", insista-t-elle, et son sourire n'avait plus rien d'amical.

Alors, dans les yeux de sa collègue, dans l'expression pincée de ses lèvres, dans les leggings qui la boudinaient, dans ces cheveux ternes et fadasses qui lui dégoulaient sur le front comme une assiette de tortellini tombés du micro-ondes, Cindy eut l'impression de voir la source de toute la vieillesse, de tout l'archaïsme, et de tout l'immobilisme du monde. Voilà exactement ce à quoi elle voulait ne jamais ressembler. Voilà exactement ce contre quoi elle devait entrer en résistance, maintenant, et à jamais.

Résolument, elle appuya sur la barre d'espace.

Et c'est ainsi que tout commença.

Les choses dégénérent assez rapidement.

Dès le lendemain, en arrivant à l'Agence, Cindy découvrit un petit troupeau de secrétaires qui s'était agglutiné près de la machine à café. Il n'y avait pas là tout le cheptel, mais trois ou quatre des plus beaux bestiaux, qui rumaient leurs expressos en hochant la tête tandis que la Lefort s'épanchait en jérémiades.

Même si elle n'entendit pas précisément ce qui se disait, Cindy eut l'impression immédiate qu'elle était le centre de la discussion, et cette impression se mua en certitude lorsqu'elle vit le troupeau, comme une seule secrétaire, baisser les yeux et faire silence au moment où elle passait à sa hauteur.

Ce furent ensuite des rumeurs, des regards torves lancés en coin, des mots murmurés juste assez fort pour être entendus avec un doute raisonnable: "étrangère", "salope", "séditieuse", "Hollandaise"... Cindy crut aussi comprendre que la touche "G" se référait à l'initiale de Geneviève, et que son acharnement à appuyer sur la barre d'espace était pour cette raison perçu comme une forme de profanation. Cette histoire était d'une connerie si abyssale que Cindy la tint immédiatement pour véridique. La suite lui donna raison.

Les moments de formation avec Mireille se passaient dans une ambiance frigorifique. Mireille, qui connaissait la base de données comme la poche de ses leggings (qui d'ailleurs n'en avaient pas), anticipait la moindre de ses réactions, et tentait à tout moment de prendre Cindy de vitesse en jetant son gros index déformé par l'arthrite sur la touche "G". Mais Mireille était vieille, grosse, lente, maladroite. La plupart du temps, Cindy parvenait à taper la barre d'espace avant que son vieux doigt crochu n'ait atteint le clavier. Il n'était pas rare non plus que dans la précipitation, Mireille rate la cible, et son visage naturellement congestionné prenait alors une expression irrésistible lorsqu'elle s'apercevait avec effroi qu'au lieu de la touche "G" qu'elle visait, elle avait commis le sacrilège d'appuyer sur le "H" ou le "Y" voisins.

Puis, la semaine suivante, la tension monta encore d'un cran. On ne sut jamais réellement si Cindy l'avait fait exprès ou non. Toujours est-il qu'il y eut un matin où elle se présenta à l'Agence avec un T-Shirt à l'effigie de David Bowie, et de son célèbre *Space Oddity*. Cela ne fit pas un pli. La meute des anciennes vit dans le mot "*Space*" une inadmissible apologie de la barre d'espace. Elles hurlèrent à la provocation, jurèrent vengeance. Et c'est ainsi que dès le lendemain, éberlué, Anthony Batuteau vit débarquer dans les couloirs de son département ses trois plus anciennes secrétaires, vêtues de trois T-shirts blancs trop serrés où s'affichait, distendu par leurs amples poitrines, le visage iconique et rayonnant de la retraitée Geneviève Mermillon.

L'erreur d'Anthony Batuteau, s'il doit y en avoir une, fut probablement de pécher par naïveté. Ayant eu vent de l'ostracisme dont souffrait sa jeune recrue, puis des raisons invraisemblables pour lesquelles les Anciennes du département commençaient à se comporter comme des fidèles de l'Église Évangélique Brésilienne, il provoqua une réunion. Anthony Batuteau, homme de bon sens et conciliant, pensait bêtement qu'un problème aussi futile se réglerait par une discussion franche entre les parties concernées.

C'était sans compter sur l'inépuisable capacité de l'Être Humain à faire abstraction de l'intelligence censée le définir.

À l'issue de la réunion, Cindy van Demeer et les trois Anciennes se haïssaient toujours autant, si ce n'est plus. Mais cela n'était qu'anecdotique. Non, le véritable tour de force était d'avoir réussi, en moins d'une heure, à entraîner dans la bataille l'ensemble des cinq autres secrétaires, qui jusqu'alors n'étaient pas même au courant du problème, et d'avoir en quelque sorte entériné de façon définitive la constitution de deux clans irrémédiablement rivaux. D'un côté les Anciennes, au nombre de cinq, entraînées par Mireille Lefort, et adeptes de la touche "G"; de l'autre, sous la houlette de Cindy, la nouvelle vague - bien qu'une partie de l'écume parût largement friser la cinquantaine - plus moderne mais toute aussi bornée, ne jurant plus que par la barre d'espace.

Le second tort d'Anthony Batuteau, puisqu'il semblait vain d'espérer voir les deux gangs se réconcilier, fut de croire qu'à tout le moins, cette histoire de touche "G" et de barre d'espace ne pourrait avoir de conséquences plus graves que cette ambiance de Far West étrange qui baignait désormais les couloirs de son département.

La preuve du contraire lui fut apportée dès la semaine suivante, par rien moins que Jean-Charles Eugène *himself*. L'Anguille surgit dans son bureau à l'improviste, un mardi, en milieu d'après-midi. Il tenait un papier à la main et paraissait très en colère.

- Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il sans préambule.

À vrai dire, c'était exactement la question que se posait Anthony Batuteau. Mais pour que Jean-Charles Eugène attaquât de façon aussi frontale, il ne pouvait s'agir que d'une chose: un problème le mettant nommément en cause au niveau du ministère - ce que Jean-Charles Eugène confirma rapidement, en répondant lui-même à sa propre question.

- Ceci est un rapport de notre agence, préparé par vos services, signé de ma main, et transmis au ministère. Et vous savez ce qu'il se demande, le ministère? Il se demande s'il est réellement indispensable nos rapports portent ce genre de mention.

Il jeta le rapport à Anthony Batuteau. Tracé au feutre fluorescent vert, un cercle isolait la phrase suivante: *"Les données de ce rapport ont été extraites avec l'aimable collaboration de la touche "G"."*

- Je vous préviens que le rapport sur l'activité halieutique 2012-2015 a intérêt à être nickel, menaça le directeur en quittant le bureau, ou vous allez entendre parler de moi!

À ce stade, il aurait été compréhensible que certaines mesures d'urgence soient décrétées, et mises en œuvre dans les plus brefs délais. On aurait par exemple pu demander aux secrétaires de mûrir un peu, bordel! Ou bien d'appuyer sur la touche qu'elles voulaient, mais sans jamais en faire mention sur des documents externalisables. Tant qu'on y était, on aurait aussi pu suggérer au directeur et à ses chefs de départements de lire un peu plus attentivement les documents qu'ils signaient.

Mais les choses ne se passent pas ainsi, dans l'administration.

On ne prend pas le risque de heurter les sensibilités.

On ne fait pas de remarques à son chef, et encore moins à une horde de secrétaires syndiquées jusqu'aux dents.

Alors on fit ce qu'on faisait toujours en pareille situation.

On monta un groupe de travail.

Il lui fut donné un nom alambiqué: le Groupe de Réflexion sur la Dactylographie Appliquée à la Gestion de l'Information. Jean-Charles Eugène en fut très satisfait. Tout d'abord parce qu'il était plus ou moins prouvé qu'un nom compliqué, à lui seul, pouvait déclencher une sorte de catharsis, et lever certains blocages psychologiques - voire psychiatriques - ce qui risquait de s'avérer utile dans le cas présent. Et puis surtout parce que cela ferait tout de même plus sérieux dans son agenda que "Groupe pour savoir s'il faut appuyer sur le "G" ou la barre d'espace."

On engagea aussi un consultant à 1.500 euros la journée, qui doubla ses honoraires en convainquant tout le monde de la nécessité absolue d'organiser aussi, pour chaque réunion du groupe de travail, la réunion d'un "groupe miroir". Personne ne comprit jamais en quoi consistait ce groupe exactement, mais la plupart des analystes acceptèrent d'y participer de bon cœur, car cela leur donnait l'occasion, deux fois par semaine, de prendre une pause d'une heure et demie.

Il y eut donc quatre réunions du groupe de travail, quatre réunions du groupe miroir, une facture de 12.000 euros, et, pour finir, une réunion plénière au cours de laquelle fut présentée la

conclusion suivante : Après douze heures de réflexion, le groupe recommandait que les secrétaires *appuient désormais sur la touche "B", qui se trouvait à égale distance du "G" et de la barre d'espace.*

Pour absurde qu'elle parût, cette conclusion eut au moins le mérite de rabibocher un tant soit peu les tenants du "G" et celles de la barre d'espace, qui les unes comme les autres se retrouvèrent vent debout contre cette nouvelle touche qu'on voulait leur imposer.

Si les arguments des Anciennes étaient relativement audibles - Geneviève s'appelait Geneviève, et non pas "Beneviève", ou "espace_eneviève" - on eut plus de mal à comprendre ce que les autres trouvaient à y redire. Il sembla simplement qu'elles s'étaient radicalisées, et, comme tout bon fondamentaliste, avaient choisi de faire d'un point de détail un dogme inébranlable.

Les analystes du département, pour leur part, en arrivèrent à la conclusion qu'il était impossible de discuter avec ces gens-là, et décidèrent qu'ils perdraient moins de temps à effectuer cette partie de la saisie eux-mêmes. Ce à quoi les syndicats réagirent aussitôt, en dénonçant une tentative à peine masquée de réduire les effectifs de secrétariat, et en menaçant d'une grève illimitée s'ils n'obtenaient pas satisfaction.

Alors Jean-Charles Eugène fit une chose qu'il ne faisait jamais, une chose qui le mettait mal à l'aise plus que n'importe quelle autre: il trancha.

Seulement, comme il n'y était pas habitué, on ne peut exclure qu'il tranchât un rien trop fort.

Il décida que désormais, conformément aux conclusions du groupe de travail, seule la touche "B" permettrait de passer aux menus suivants, et, pour être certain de clore définitivement le débat, demanda à ce que la base de données soit modifiée en conséquence.

Ce fut une opération de maintenance onéreuse, mais à vrai dire, cela arrangeait plutôt Jean-Charles Eugène. On était en novembre, à moins de quatre semaines de la clôture de l'exercice 2015, et Jean-Charles Eugène n'avait pas encore dépensé tout son budget. Or, chacun sait que dans l'administration, il n'importe pas tant de dépenser *judicieusement* que de dépenser *intégralement*, jusqu'au dernier centime, sous peine d'être considéré trop bien doté, et de voir son budget pour l'année suivante amputé d'une partie non négligeable.

Jean-Charles Eugène se débrouilla donc pour faire appel au prestataire le plus cher qu'il trouva. Il lui exposa ce qu'il souhaitait à propos de la touche "B", et, pour atteindre les 17.000 euros correspondant à ce qu'il lui restait de budget, demanda en sus quelques modifications cosmétiques qui complèteraient la facture.

Selon toute vraisemblance, ce furent ces trois ou quatre modifications d'ordre cosmétique qui corrompirent le système. La base était vieille, aigrie à sa manière. Ce fut pour elle l'évolution de trop, le bit qui mit le feu à la RAM, et il en résulta un plantage total, que personne ne parvint à résoudre.

Le problème, naturellement, ne se déclara pas immédiatement. C'eût été trop facile. Non, il attendit pour se manifester qu'on soit rendu au second mercredi de décembre, soit quinze jours après l'intervention du prestataire informatique - ou, dit en d'autre termes: exactement le premier jour à partir duquel ledit prestataire n'était plus contractuellement responsable d'une éventuelle anomalie non détectée jusque-là.

Devant une coïncidence aussi suspecte, Jean-Charles Eugène soupçonna d'abord un informaticien plus futé que les autres d'avoir introduit dans la base une bombe à retardement, qu'il serait seul capable de désamorcer, et qui lui garantirait la signature d'un beau contrat de remise à niveau. Il apparut toutefois que le problème venait plus probablement d'une incompatibilité entre le nouveau script et une fonctionnalité toute spécifique de la base, qu'on n'utilisait qu'en de rares occasions, et qui malheureusement n'avait pas été testée avant que les modifications soient définitivement mises en production.

Jean-Charles Eugène en fut fort contrarié. C'est que, par un malheureux hasard, cette fameuse fonctionnalité que l'on n'utilisait qu'une fois tous les trois ans, vers le mois de décembre, se trouvait précisément être celle qui servait à réaliser le rapport triennal sur l'activité halieutique française, c'est-à-dire rien moins que le rapport le plus attendu par le ministère, et qui, en quelque sorte, légitimait à lui seul l'existence de l'APERAF.

Il ne fut pas facile d'expliquer aux analystes concernés, qui se retrouvaient subitement sans outil de travail et avec un rapport brûlant à rendre d'ici trois semaines, qu'on n'avait plus les moyens de réparer leur base de données, au motif que la direction avait injecté ses ultimes deniers dans

l'opération de maintenance qui avait justement servi à la saboter. Ce fut si difficile, en réalité, que Jean-Charles Eugène préféra ne pas s'y essayer, et délégua cet honneur à son chef de département Anthony Batuteau.

Ce dernier, malgré tout, ne s'en sortit pas si mal. Il parvint à mobiliser ses équipes, qui, par un travail titanesque, retrouvèrent et rassemblèrent dans un tableur improvisé les quelque 300 000 données qui venaient de disparaître, puis qui les analysèrent, et en tirèrent des conclusions des plus intéressantes. Il serait exagéré de dire que tout le monde participa. Un analyste, par exemple, contracta une maladie aussi étrange que soudaine, au moment même où Anthony Batuteau expliquait l'effort exceptionnel qui allait être demandé. D'autres la jouèrent plus franche, comme Cindy, qui estima qu'elle n'avait pas rejoint l'administration pour faire plus que ses 7h42 quotidiennes, et qui choisit de mettre fin à sa période d'essai, sans préavis.

Mais l'un dans l'autre, le département fut exemplaire. On travailla plus de quatorze heures par jour, on travailla le week-end, on travailla le jour de Noël, la nuit de Noël, le lendemain de Noël, on travailla jusque dans les toilettes et sur le quai des gares.

Et au prix de tous ces efforts, le 30 décembre, à l'heure exacte à laquelle il était dû, un rapport complet de 300 pages sur l'activité halieutique française 2012-2015, atterrit sur le bureau du ministre de l'Écologie, du développement durable et de l'énergie.

Bien entendu, le ministre de l'Écologie, du développement durable et de l'énergie, ne sut jamais rien de cette histoire. Il ne sut pas le combat acharné qui s'était déroulé entre la touche « G » et la barre d'espace, il ne sut pas les conséquences que cela avait entraînées, le plantage de la base de données, le travail faramineux qu'il avait fallu fournir pour pallier son absence. Plus embêtant, il ne sut pas non plus que le thon rouge avait quasiment disparu de l'Atlantique Nord, pas plus qu'il ne sut que l'APERAF recommandait fortement que la pêche en soit tout simplement interdite. En fait, le ministre de l'Écologie, du développement durable et de l'énergie, ne sut rien de ce qui était écrit dans le rapport, pour la bonne raison qu'il ne prit pas la peine de le lire.

C'est que, voyez-vous, cité dans un scandale d'évasion fiscale, son collègue de l'Intérieur venait de remettre sa démission.

Une place de prestige se libérait à Beauvau. Mais il fallait agir vite. Beauvau n'est pas du genre à attendre.

Alors se farcir un rapport de 300 pages, hein...

Remerciements

L'auteur adresse ses plus chaleureux remerciements à la touche "G", à la barre s'espace, et, plus globalement, à l'intégralité de son clavier, sans qui la rédaction de cette nouvelle n'aurait pas été possible. Grâce leur en soient rendues !